

Éric Willem

HISTOIRE D'UN

**PAPA  
SOLO**

« Ta famille, c'est ceux  
qui t'aiment »



À ta maman et à la mienne,  
À tes deux frères et à ta petite sœur,  
À toi qui m'as permis de  
devenir ton papa,  
À tous ceux qui t'aiment.



# TABLE DES MATIÈRES

Prologue	9
« Un jour, tu seras grand-mère »	13
« C'est un grand oui ! »	21
« 1 + 1 = 3 »	27
« Vous m'avez présenté un dossier, pas un enfant »	35
« Coucou, je m'appelle Carine »	43
« J'aime bien le son de votre voix »	47
« Et toi, veux-tu faire partie de mon équipe ? »	51
« Je suis inquiet, mon grand, je suis inquiet »	53
« Tu seras pour toujours dans mon cœur »	57
« Faites-nous confiance »	63
« Moi, je veux t'entendre demain matin »	73
« J'ai le vertige »	79
« Dis-moi ce qui te ferait plaisir et je te l'offrirai »	87
« Chez Papy, je fais tout ce que je veux »	91
« Pourquoi t'as des jambes poilues ? »	97
« Tu sais, c'est mon papa qui a cassé notre ancienne carafe »	103
« Comme ça, la petite aura ses repères »	107
« On s'en fiche, l'enfer ça n'existe pas ! »	111
« Tu sais, j'ai une petite sœur et un grand frère ! »	115
« Est-ce que ma maman prend toujours de la drogue ? »	119
« Cette réalité n'est pas celle de beaucoup d'enfants »	123

« Toi, toi, mon toit »	129
« Ma fille sera au lit, surtout ne sonne pas »	133
« L'échec n'est pas une option »	137
« C'est quoi, un cercueil ? »	141
« Tu chantes comme une casserole ! »	145
« Je l'aime parce que c'est notre maman »	151
« Je n'attends qu'une chose, c'est d'avoir 18 ans pour partir ! »	159
« Ta fille est une leçon de vie à elle seule »	165
« Qu'est-ce que je ferais sans vous ! »	169
« On va avoir un teckel ? »	173
« C'est quoi, une famille, pour toi ? »	181
« J'ai eu une chance incroyable que tu deviennes mon papa »	187
« Lis-le avant de te fâcher ! »	191
« Je crois que tu vas me tuer »	197
« Avec le médicament, je suis plus gentille ? »	201
« C'est toi, mon vrai papa »	207
« Je t'aime tellement, Hadrichou »	211
« Salut, Naïm ! »	215
« Tout le monde a un papa et une maman, à part moi »	221
« Ne pas faire de vagues »	227
« Vous n'avez qu'à l'adopter »	231
 Remerciements	 238







## PROLOGUE

Lilly est recroquevillée dans les bras de sa puéricultrice, elle serre très fort ses petits poings. Un doudou rose pâle à la tête de lapin dépasse de l'un d'eux. Je suis assis à quelques pas, sur le vieux canapé en cuir piqué. L'assistante sociale et la psychologue de la pouponnière assistent à la scène. Leurs sourires sont sincères et leurs paroles douces. Les regards qu'elles échangent trahissent toutefois la tension qui les habite. En cet après-midi de juin, nous sommes tous très tendus.

Je ne distingue pas le visage de l'enfant, enfoui dans le cou de Carine. C'est elle qui, au cours des trois dernières années, a rempli le rôle de mère de substitution de Lilly. Elle est sa « référente », celle qui, au sein de l'institution, en a la charge de manière privilégiée.

Lilly a été retirée à sa maman alors qu'elle n'avait que dix-sept mois. À presque 5 ans, elle vit toujours au milieu d'autres enfants séparés de leurs parents. La justice lui cherche une famille d'accueil, mais son âge rend les démarches difficiles et les chances de trouver un foyer s'amenuisent de jour en jour. Cependant, à cet instant précis, le destin est sur le point de basculer et une famille va peut-être naître dans cette petite pièce sans fenêtre et mal éclairée.

J'attends cette rencontre depuis neuf mois. Le temps d'une grossesse pour certains, et pour moi, celui d'entretiens avec des psychologues et des assistantes sociales mandatés par les services chargés de protéger les mineurs en danger.

Le désir d'enfant ne m'a jamais quitté et au terme d'une longue relation amoureuse, j'ai décidé de me lancer seul dans la parentalité. Pour un *gay* célibataire vivant en Belgique, devenir famille d'accueil est l'option qui me semble la plus réaliste.

Les entretiens, les explications sur les troubles de l'attachement des enfants abandonnés, tous les livres lus, les rencontres avec d'autres parents d'accueil... Rien ne m'a préparé à ce que je vais vivre.

Tout commence ce jour-là, lorsque la petite main de Lilly s'ouvre pour laisser tomber volontairement son doudou, celui qu'elle a baptisé « Lapin cracra » et qui, bien des années plus tard, dormira toujours avec elle.





## « UN JOUR, TU SERAS GRAND-MÈRE »

Nous étions juste après les fêtes de fin d'année. Je devais avoir 8 ou 9 ans, j'étais encore en vacances. Ma mère était également en congé, mais elle voulait tout de même se rendre sur son lieu de travail pour présenter ses vœux à ses collègues et à « ses » filles.

Vers la fin des années 1980, ma mère était éducatrice dans une institution qui tentait de remettre sur les rails des jeunes filles mineures placées par le juge. On appelait ces endroits des « maisons de redressement ». Toutes « ses » filles avaient commis des délits, parfois graves, et étaient donc contraintes de séjourner dans l'établissement. Elles y vivaient, participaient aux activités, suivaient des cours et pouvaient, pour certaines d'entre elles, obtenir de temps en temps l'autorisation de rentrer dans leur famille. « Si j'en sauve une sur toute ma carrière, j'aurai gagné », aimait à dire ma mère.

Avec ses collègues, elle s'occupait donc de ces jeunes chaque jour de l'année, souvent en horaire décalé. Elle travaillerait dans cet établissement jusqu'à son décès, une vingtaine d'années plus tard. Lors de ses funérailles, deux de « ses » filles étaient présentes pour lui rendre hommage. Elle avait réussi sa mission ici-bas.

À la maison, ma mère avait ses deux garçons, mon frère et moi, et au travail, elle avait « ses » filles. Je me souviens que ce jour-là, lorsque nous sommes arrivés dans l'enceinte de l'institution, le soleil brillait. Les bâtiments roses, dispersés dans

l'immense parc, reflétaient une lumière mate, caractéristique de ce début janvier.

Je connaissais les lieux, j'y étais déjà venu et à force d'entendre ma mère en parler chaque jour, ils faisaient partie de ma vie. Nous avons été accueillis par deux de ses collègues qui m'ont embrassé. Elles devaient avoir autant entendu parler de moi que moi d'elles. Je me souviens qu'une des filles du pavillon dans lequel ma mère travaillait s'appelait Christelle. Elle avait 14 ans. Lorsqu'elle s'est dirigée vers nous, mon attention a immédiatement été attirée par son gros ventre rond et dur qui déformait un t-shirt trop court. Mais ce qui m'a davantage marqué encore, c'est lorsque cette toute jeune fille, enceinte jusqu'aux yeux, a sauté dans les bras de ma mère pour l'embrasser et que ma maman lui a rendu son étreinte avec une chaleur dont elle ne me gratifiait jamais.

J'ai trouvé cela injuste et douloureux, moi qui me coupais en quatre pour tenter de la satisfaire, moi qui sacrifiais mes mercredis après-midi pour faire le ménage afin que la maison soit propre à son retour du travail, moi qui visais la première place en tout à commencer par l'école, moi qui cherchais depuis toujours un témoignage d'amour qui ne viendrait jamais, du moins jamais oralement.

Ma mère m'aimait, mais le fils que j'étais avait sans doute besoin qu'elle l'exprime. La pudeur des sentiments est une chose étrange pour un enfant et il m'a fallu attendre bien des années pour que je comprenne son incapacité à me prendre dans ses bras. C'est donc avec incompréhension et un certain effroi que j'ai découvert, ce jour-là, une mère capable d'amour et de tendresse. Cela a brisé mon cœur d'enfant.

Comment une mère aussi dure et distante avec ses enfants pouvait-elle témoigner une telle affection envers une ado délinquante ? Ne dit-on pas qu'« à vaincre sans péril, on triomphe

sans gloire » ? Étions-nous des causes à ce point gagnées d'avance que nous ne pouvions procurer à notre mère une quelconque satisfaction, qu'elle cherche à aimer d'autres enfants que les siens ?

Je n'aurais pas la réponse à cette question que, par pudeur, je n'ai jamais osé lui poser. Qu'on ne se méprenne pas : mes parents ont été de très bons parents. C'était une autre époque, un autre milieu et, sans doute, une autre façon d'aimer.

Ce qui est certain, c'est que j'ai hérité de la fascination de ma mère pour les combats difficiles, car ils donnent le sentiment de vivre intensément. C'est la volonté de ressentir ce qu'elle a éprouvé en aidant des jeunes à sortir de la délinquance, cette envie de revanche sur l'amour qu'elle m'a peu témoigné qui m'ont poussé à faire le grand saut un soir d'octobre 2019, lorsque je me suis inscrit à une séance d'information sur la procédure à suivre pour devenir famille d'accueil. Le chemin a été long jusque-là et encore plus long jusqu'à ce que l'on me confie Lilly et que je devienne papa solo.

Maman est décédée le 10 avril 2012. À cette époque, j'étais en couple avec un garçon. Il a été le premier de mes petits amis que ma mère a rencontrés, du moins officiellement, car elle avait vu d'autres garçons sans savoir ce qu'ils représentaient pour moi. Ce garçon, prénommé Benoît, elle avait appris à l'aimer. Quant à notre couple, elle s'en était accommodée au début. Et puis, au fil des ans, elle avait fini par s'y attacher avant que cela devienne une évidence.

Même si elle détestait faire des vagues, je la soupçonne même d'avoir tiré une certaine fierté, à la fin de sa vie, du fait que son grand fils avait un compagnon... ingénieur, de surcroît. Benoît a été très affecté lorsque maman a rendu son dernier souffle.

Durant la semaine hors du temps qui a séparé le décès de ma mère de son inhumation, une personne de notre entourage ne

s'est pas gênée pour dire à ma grand-mère, qui venait donc de perdre sa fille, que si maman n'avait pas connu le plaisir d'être grand-mère, c'était à cause de mes « conneries ». Sous-entendu : parce que j'avais fait ce « choix » de préférer les garçons aux filles. Pourtant, je voulais être père. Je l'ai d'ailleurs promis à ma mère sur son lit de mort.

Entendre dire qu'une personne proche s'était permis de répandre son venin avant même les funérailles m'a mis hors de moi, renforçant sans doute ma détermination à tenir ma promesse. Non seulement celle que j'avais chuchotée à l'oreille de ma mère agonisante, mais aussi celle que j'avais faite au petit garçon que j'étais. À ce petit garçon, j'avais promis de devenir un papa qui n'aurait pas peur d'aimer son enfant et qui le lui montrerait de toutes ses forces.

Montrer à son enfant qu'on l'aime semble évident pour la majorité des gens, et ne pas le lui montrer peut le fissurer de l'intérieur au point que, devenu adulte, il aura sans cesse l'impression de ne jamais mériter les marques d'affection et de ne jamais être à la hauteur de ce qu'il accomplit.

La veille des funérailles, mon père a demandé que mon compagnon s'asseye à mes côtés lors de la cérémonie ; or, la plupart des membres de ma famille ignoraient cette relation. L'enterrement de ma mère a donc également été le moment de mon *coming-out* aux yeux du monde, ce qui en a soudainement relativisé l'importance et a étouffé le fracas qu'il aurait pu provoquer dans d'autres circonstances. Face à la perte d'une maman, l'amour d'un garçon pour un autre garçon n'avait plus de raison d'être.

Lorsque j'ai pris la parole devant les personnes massées dans la petite église d'Assesse, j'ai affirmé en regardant le cercueil en chêne clair : « Un jour tu seras grand-mère, je te le promets. » Mais le moment n'était pas encore venu. J'avais alors 30 ans.



Mon compagnon et moi projetions déjà d'avoir un enfant. Dans les années qui ont suivi, nous avons eu différentes réunions avec des sociétés qui proposaient la gestation pour autrui (GPA) aux États-Unis et au Canada. En Belgique, ce n'était pas permis, il fallait donc passer par l'étranger et disposer de 160 000 euros à l'époque. Outre le fait que nous n'avions pas cette somme, je ne me sentais pas complètement en accord avec le procédé. Finalement, nous avons arrêté les démarches. Heureusement, car notre relation a pris fin trois ans plus tard, trois ans avant l'arrivée de ma fille dans ma vie.

Célibataire, le désir d'enfant ne m'a pas quitté pour autant. Échaudé par cette relation brisée après onze ans, je n'ai cessé de nourrir la volonté d'élever un enfant seul. J'y pensais sans y penser, comme un rêve lointain auquel on ne croit pas vraiment. Et puis un matin, j'ai entendu à la radio l'intervention de la directrice d'un Service d'accompagnement en accueil familial (SAAF) qui expliquait qu'en Belgique, plus de 600 enfants étaient en attente d'une famille. La plupart étaient placés en institution, alors que d'autres végétaient parfois dans un hôpital. Il manquait cruellement de familles candidates à l'accueil, la situation était catastrophique. L'intervenante a conclu en donnant l'adresse d'un site Internet que j'ai consulté le soir même.

Au fil de mes lectures, j'ai découvert qu'il y avait en Belgique différents types d'accueil. L'accueil familial de moyen ou long terme, potentiellement jusqu'à la majorité de l'enfant. L'accueil familial de court terme, pour trois mois éventuellement renouvelables deux fois. L'accueil familial d'urgence, qui s'organise très rapidement et dure de quelques jours à maximum quarante-cinq jours. Il y avait également le parrainage, qui consiste, par exemple, à s'occuper d'un enfant pendant le week-end ou les vacances. J'étais convaincu que cette dernière option était la bonne pour commencer.

J'ai été surpris d'apprendre que le SAAF le plus proche était situé à moins de 400 mètres de chez moi. S'y tiendrait, quelques jours plus tard, une séance d'information. Je m'y suis immédiatement inscrit.

C'était un soir d'octobre, il faisait encore doux. J'ai été accueilli par Inès, l'une des assistantes sociales du service. Dans la pièce préparée pour la rencontre, une dame seule patientait déjà. Deux tables collées l'une à l'autre et plusieurs chaises avaient été installées. Inès m'a proposé à boire avant de m'inviter à me servir dans les assiettes de biscuits. Des jouets d'enfants étaient rangés sur de grandes étagères accrochées aux murs ou éparpillés sur le sol. Mon regard a été attiré par un petit étal de marché rouge, derrière lequel le ou la maraîchère en herbe pouvait s'amuser à vendre des concombres, des aubergines et des tomates en plastique.

La pièce était lumineuse, les murs et le mobilier clairs la rendaient agréable. Ce n'était ni tout à fait une salle de jeux ni tout à fait une salle de réunion. C'était un endroit entre deux mondes : celui de l'innocence, où l'on peut se rêver marchand, docteur, pilote de course, et celui des adultes, qui décident, cadrent, organisent. Seule passerelle entre ces deux univers, un petit tableau vert sur lequel j'ai déchiffré : « Sales connards ! »

« C'est l'une des salles dans lesquelles nous organisons les rencontres entre les parents et les enfants placés », a dit Inès et elle a ajouté, avec un sourire gêné : « Et parfois, quand on a le dos tourné, certains s'empressent de nous laisser des messages sympathiques. »

Un couple est entré dans la pièce, puis Inès m'a présenté Nadia, la psychologue du SAAF qui allait animer la soirée à ses côtés. Elles ont décidé de patienter encore quelques instants avant de commencer. Elles étaient à la fois affables et profes-

sionnelles, maintenant une certaine distance avec les potentiels candidats à l'accueil que nous étions. Je me suis immédiatement senti à l'aise en leur présence, à tel point que je leur ai rapidement parlé de ma mère, qui travaillait autrefois elle aussi dans le secteur de l'aide à la jeunesse.

Lorsque la rencontre a réellement débuté, nous étions une petite dizaine de curieux intéressés par l'accueil familial. Le désir de devenir parents nous avait réunis. Un homme grand, dans la cinquantaine, qui se déplaçait avec une canne était assis en bout de table, à côté d'une dame très souriante. C'étaient les témoins du jour, déjà parents d'accueil : ils allaient raconter leur parcours.

Nadia a commencé par exposer les différents types d'accueil et a annoncé d'emblée que dans ce service, on ne faisait que du placement à long terme. Moi qui envisageais de devenir « famille de parrainage », je m'en suis voulu de ne pas m'être mieux renseigné, mais ma curiosité était tout de même piquée. Je désirais en savoir plus.

En un peu moins d'une heure, on nous a expliqué le rôle des familles d'accueil, leurs obligations et leurs limites aussi. Le concept de « coparentalité » consistait à laisser une place à la famille d'origine de l'enfant avec des visites régulières, éventuellement interrompues par une décision de justice si le parent ne s'était pas comporté de manière adéquate. On nous a expliqué les difficultés d'élever un enfant retiré à ses parents, on nous a parlé des troubles de l'attachement, des spécificités des lois belges et des réglementations qui peuvent différer d'une région à l'autre.

À la fin de l'exposé, Nadia et Inès ont donné la parole aux parents venus témoigner. Le papa d'accueil a expliqué qu'il souffrait d'une sclérose en plaques et que pour cette raison, l'adoption leur avait été refusée. C'est pourquoi ils avaient

décidé de devenir famille d'accueil. Il y a un peu plus de deux ans, ils s'étaient vu confier un petit Roméo. L'enfant était encore un bébé lorsqu'il avait été placé chez eux. La maman d'accueil a expliqué les difficultés des débuts, les pleurs incessants et le découragement qui l'avait parfois gagnée. Mais lorsqu'elle parlait de celui qui était devenu son fils, car elle le considérait comme tel, l'émotion était palpable. Elle a expliqué qu'une forme de respect s'était instaurée entre la famille d'accueil et la maman biologique, qui avait conscience qu'elle n'était pas en mesure d'exercer son rôle. Elle conservait toutefois un contact régulier avec Roméo. Un équilibre, certes fragile, avait été trouvé pour le bien de l'enfant.

Nous avons ensuite pu poser nos questions et Nadia a expliqué que si nous voulions en savoir plus et entamer une procédure de sélection, il fallait envoyer un courriel pour fixer un rendez-vous individuel.

Je ne me souviens pas vraiment de la fin de la séance d'information, tant les pensées tourbillonnaient dans ma tête. Au fond de moi, je découvrais que je voulais m'engager sur du long terme avec un enfant placé et pas « essayer » de devenir une famille de parrainage. Cette rencontre m'a permis d'accepter une évidence voilée par la peur et par les excuses qui rendaient mon rêve inaccessible.

Aujourd'hui encore, je suis émerveillé de constater qu'une simple interview entendue à la radio m'a conduit jusqu'à cette séance d'information, déterminante pour la suite de l'aventure. La radio, mon média de cœur, celui pour lequel je travaille depuis plus de vingt ans, a été un déclencheur qui allait changer ma vie et m'amener à l'orée du chemin vers la paternité. Mais plus important encore, j'ai réalisé que la promesse faite à ma mère était aussi l'expression d'un désir profond. Ce soir d'octobre, le moment était venu de faire le grand saut.

## « C'EST UN GRAND OUI »

Je n'étais pas anxieux lorsque j'ai sonné à la porte du Service d'accompagnement en accueil familial (SAAF) pour mon premier rendez-vous. Moi qui suis stressé de nature et qui envisage le pire à la moindre occasion, j'étais, ce jour-là, d'une sérénité étonnante. Pourtant, je m'apprêtais à entamer des démarches qui allaient peut-être changer le cours de ma vie. C'est en tout cas ce que l'on pouvait penser, vu de l'extérieur.

Je voyais ce parcours comme étant très important, mais si le projet n'aboutissait pas, c'était qu'il ne me convenait pas. Je voulais me faire confiance et ne pas trop me projeter. J'étais heureux. Tout allait pour le mieux dans ma vie professionnelle et privée. Je n'imaginai pas que cela pourrait changer, et je ne voulais pas que cela change. Pour moi, un enfant allait encore ajouter du bonheur à mon quotidien, lui donner plus de sens aussi. Je m'efforçais de ne voir que le positif, me persuadant que les aménagements qu'impliquerait la présence d'un enfant ne se feraient qu'à la marge. Rien d'insurmontable, j'en étais convaincu, un peu naïvement sans doute.

Il m'arrive d'être nostalgique de cette innocence. Je ne connaissais rien de la course folle qui secoue le quotidien d'un papa solo : les vomis à nettoyer, les bobos à soigner, les entretiens à l'école à des heures que seuls les parents qui ne travaillent pas peuvent honorer, les rendez-vous médicaux, mais aussi l'absence de la famille d'origine à combler, le sentiment d'abandon répété à apaiser. Autant de défis à relever dont j'ignorais totalement l'existence au moment d'appuyer sur la

sonnette du service qui allait m'accompagner tout au long du chemin, le SAAF.

Quatre fauteuils rouges étaient disposés au milieu d'une pièce baignée de lumière, entourés de jeux d'enfants alignés le long des murs blancs. Un tapis représentant un circuit automobile était posé dans un coin. Il a immédiatement attiré mon attention, car j'avais le même lorsque j'étais enfant. Nadia et Céline, la psychologue et l'assistante sociale qui allaient mener les entretiens, se sont installées côte à côte.

Le fauteuil à ma droite allait rester vide. J'avais choisi de me lancer seul, et un fauteuil Ikea usé par les fesses de ceux qui étaient passés par là avant moi me le rappelait. La plupart du temps, c'étaient des couples qui entamaient cette procédure, mais les célibataires étaient aussi les bienvenus. En effet, en Belgique, l'accueil familial est ouvert à tous les types de familles : solo, en couple, recomposée, homo, hétéro, plus âgée, avec ou sans enfant biologique... Il y a tellement de profils d'enfants en attente qu'il est souvent possible d'appairer les candidats avec un enfant qui leur correspond, et c'est aussi cela, le travail du SAAF : trouver la famille adéquate, celle qui va répondre aux besoins spécifiques de chaque enfant en attente dans l'espoir d'améliorer sa vie et de lui permettre de bien grandir. La place d'un enfant n'est pas dans une institution, mais la situation est telle que l'on finit par s'en accommoder. Cela m'était intolérable.

Nadia et Céline ont commencé par m'expliquer que leur rôle était de déterminer si le projet de devenir famille d'accueil me correspondait. Elles n'étaient pas là pour me juger, mais bien pour m'aider à découvrir si ce choix était le bon. C'est dans cet état d'esprit que se sont déroulés tous les entretiens.

Elles m'ont posé des centaines de questions, parfois intimes, m'ont poussé à réfléchir aux raisons de ma démarche, à la

paternité et aux valeurs que je voulais inculquer à l'enfant qui me serait peut-être confié. Elles m'ont également interrogé sur les soutiens dont je disposais et qui allaient pouvoir m'aider au quotidien. Il fallait bien l'avouer, j'en avais très peu. À l'époque, je travaillais pour une télévision nationale. J'avais un poste à responsabilité qui me laissait peu de moments libres, mais j'avais la chance d'être soutenu par mes employeurs. Ils m'autorisaient à prendre le temps nécessaire pour me rendre aux différents rendez-vous et m'encourageaient à poursuivre mes démarches.

En ce qui concernait ma famille, mon père vivait à une heure de route de mon domicile et redoutait le projet dans lequel je m'étais lancé. Quant à mon frère, il voyageait beaucoup et s'était installé à près de deux heures de chez moi. En cas d'urgence, ce ne serait pas eux qui iraient chercher l'enfant à l'école.

J'avais en revanche des amis qui, déjà à l'époque, se projetaient dans le rôle de tonton. Ils me questionnaient sur la manière dont les entretiens se déroulaient et m'aidaient à réfléchir à l'organisation de mon temps si le projet se concrétisait. Ils me rassuraient en me disant qu'ils seraient là si besoin. Ils ont été déterminants dans la réussite de la démarche.

Durant les entretiens, Céline et Nadia ont insisté sur les troubles de l'attachement auxquels les enfants abandonnés étaient souvent confrontés. « L'attachement est le lien qui se met en place à la naissance entre le bébé et, le plus souvent, sa mère, m'a expliqué Nadia. Lorsque le bébé manifeste son besoin, "j'ai faim", par exemple, le parent y répond grâce à sa capacité à "lire" l'état émotionnel du nourrisson. Si ce lien est rompu par un abandon, cela peut entraîner chez l'enfant la formation d'un trouble de l'attachement dont les conséquences sont multiples et particulièrement pénibles à vivre au quoti-

dien pour ceux qui l'entourent. » J'avais toujours eu d'excellents contacts avec les enfants et la situation qui m'était présentée ne m'effrayait pas le moins du monde.

Céline insistait également sur les difficultés que ce trouble pourrait représenter en tant que parent solo et sur le fait que l'enfant testerait sans cesse le lien que je tenterais de tisser avec lui : « Étant donné qu'il n'a plus confiance dans les adultes, il voudra inconsciemment se prouver à lui-même qu'il va à nouveau être abandonné, et il fera tout pour vous pousser au-delà de vos limites. La seule solution est de persévérer, sinon on donne à l'enfant ce qu'il attend, ce qui ne ferait que renforcer ses troubles et sa dévalorisation personnelle. Car au fond, la plupart des enfants abandonnés pensent qu'ils sont la cause de leur abandon et ils cherchent à se le prouver en faisant en sorte que le schéma se reproduise encore et encore. »

J'étais persuadé que j'arriverais à gérer. Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire, ce qui n'a pas plu à Nadia et à Céline. Elles ont souligné le sérieux de ces situations. Je devais prendre conscience des épreuves qui m'attendaient. Ce ne serait pas facile, l'enfant aurait besoin d'un cadre strict avec des rituels précis. « Vous avez des exemples ? » ai-je demandé, un peu gêné d'avoir heurté mes interlocutrices par ce qu'elles avaient perçu comme une attitude désinvolte. « Il sera par exemple important de mettre l'enfant au lit à heure fixe. De trouver un rituel qui le rassure, lui lire une histoire, lui faire un massage, lui demander d'exprimer ses émotions... Plus ces rituels seront respectés, plus rapidement l'enfant s'adaptera. Il ne faudra pas trop le bousculer », a expliqué Céline. Et Nadia a ajouté : « Et la première année, nous vous déconseillons vivement de partir en vacances. Si vous déstabilisez le quotidien de l'enfant, il sera perdu, angoissé et donc très difficile à gérer. » Je n'ai évidemment pas suivi ce conseil et je m'en mordrais les doigts !



Même si la notion d'attachement me semblait floue à ce moment, elle allait vite devenir très concrète, et les certitudes qui m'habitaient ce jour-là me reviendraient en mémoire lorsqu'elles voleraient en éclats quelques mois plus tard.

En février 2020, soit cinq mois après le début de mes démarches, j'avais terminé la première série d'entretiens et j'attendais le coup de fil lors duquel Céline me dirait si ma candidature était retenue pour la suite ou non.

Avec mon ami Manu, l'un des futurs tontons de Lilly, j'ai entrepris un city-trip à Londres. À cette époque, un mystérieux virus venu de Chine commençait à inquiéter sérieusement les autorités, mais nous avons abordé ce voyage avec la même confiance que celle que j'affichais face aux mises en garde de Nadia et de Céline. Ce serait notre dernier voyage hors de nos frontières avant longtemps, mais, bien sûr, nous ne le savions pas encore.

Au retour, alors que j'attendais le train (Manu était rentré un jour avant moi), j'ai reçu un appel : « C'est un grand oui », m'a dit Céline, dont la voix faisait résonner son sourire dans le téléphone. Elle m'a expliqué que nous allions très bientôt nous revoir pour la suite des entretiens, qui consisteraient à imaginer « l'enfant rêvé ».

Je me suis laissé envahir par la joie alors que jusque-là, afin de me préserver d'une éventuelle déception, j'avais opté pour une attitude prudente, sans réelles attentes. J'avais à présent envie d'annoncer la nouvelle à tous les voyageurs qui déambulaient dans la gare de Saint-Pancras. Certains ont certainement remarqué le sourire qui s'affichait sur mon visage alors que j'envoyais des messages à mes proches et que je recevais leurs réponses. Pour marquer symboliquement ce moment gravé à jamais dans ma mémoire, j'ai décidé de me rendre dans une boutique de souvenirs. J'y ai acheté une peluche, un lion aux